

velle, il ne répondit à l'envoyé que par des sanglots et des pleurs, et promptement il reprit la route de Lyon. A peine il y fut arrivé qu'il vit venir à lui de nombreux députés de l'église de Cantorbéry, des principaux seigneurs anglais et du successeur de Guillaume, Henri I^{er}. Ce ne furent de leur part que présents, supplications, promesses, assurances que tout irait en Angleterre au gré du primat, s'il consentait à retourner à Cantorbéry.

Pressé par tant de sollicitations, encouragé par les avis de l'archevêque Hugues, Anselme partit, laissant le généreux pontife, son Église et les fidèles en deuil, et lui, le cœur plein d'espérance et de joie, le 23 septembre de la même année, il toucha le sol anglais. Deux ans après, le primat avait repris le bâton du voyageur et retrouvé les routes de l'exil. Henri ne marchait que trop fidèlement sur les traces de son prédécesseur, et Anselme ne pouvait faillir dans la sainte cause de la liberté et de la discipline ecclésiastique ; il quitta donc une seconde fois ses dignités, son Église et son troupeau.

Avant la fête de Noël de 1103, venant de Rome, il passa par Lyon, croyant toutefois n'y donner que quelques jours à la reconnaissance et à l'amitié ; il se trompait ; Henri, craignant que le retour du primat en Angleterre ne contrariât le cours de ses sacrilèges vexations, lui fit défendre de remettre le pied dans son royaume.

Anselme recommença donc sa vie de prières et de zèle, et Hugues ses habitudes de déférence et de dévouement. Seize mois se passèrent de la sorte, jusqu'à ce qu'enfin le pape et Henri s'étant entendus sur les points en litige, Anselme fut prié de revenir prendre possession de son siège. La réconciliation fut sincère : Henri comprit le haut mérite du primat, lui donna toute sa confiance, au point de laisser entre ses mains les rênes de l'état lorsqu'il allait visiter son duché de Normandie.

Anselme vécut en gloire et en paix ; une seule affliction